

Cinq représentations savantes de la francophonie des Amériques – réflexions autour d'un ouvrage récent

Joel Belliveau

Number 3, 2013

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1016690ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1016690ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques / Canadian Institute for Research on Linguistic Minorities

ISSN

1927-8632 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Belliveau, J. (2013). Cinq représentations savantes de la francophonie des Amériques – réflexions autour d'un ouvrage récent. *Minorités linguistiques et société / Linguistic Minorities and Society*, (3), 93–105.
<https://doi.org/10.7202/1016690ar>

Article abstract

Does the expression “francophonie of America” refer to something real? Is there a common basis among the various French-speaking and French cultural milieus or communities in North America? The following article attempts to answer these questions by means of a “review of the ideas” expressed on this matter in the various disciplines of the humanities and social sciences. The author reveals five distinct representations of French America. These five francophonies of the continent are measured against the logic of nationalism, networks, communitarianism and métissage.

Cinq représentations savantes de la francophonie des Amériques – réflexions autour d'un ouvrage récent

Joel Belliveau

Professeur, Département d'histoire, Université Laurentienne

Résumé

L'expression « francophonie d'Amérique » renvoie-t-elle à quelque chose de réel? Existe-t-il des bases communes entre les divers milieux ou communautés francophones et d'héritage français du continent? Telle est la question à laquelle ce texte tente de répondre, et ce, par le biais d'une « recension des idées » qui circulent à cet égard dans de diverses disciplines des sciences humaines. Cinq représentations distinctes de l'Amérique « franco » sont mises en lumière. En cours de route, les francophonies du continent sont examinées à l'aune des logiques du nationalisme, des réseaux, du communautarisme et du métissage.

Abstract

Does the expression “francophonie of America” refer to something real? Is there a common basis among the various French-speaking and French cultural milieus or communities in North America? The following article attempts to answer these questions by means of a “review of the ideas” expressed on this matter in the various disciplines of the humanities and social sciences. The author reveals five distinct representations of French America. These five francophonies of the continent are measured against the logic of nationalism, networks, communitarianism and métissage.

Lors du colloque 2010 du Réseau de recherche sur la francophonie canadienne, le Centre de la francophonie des Amériques organisait une table ronde dans laquelle elle invitait les chercheurs à se demander : « Existe-t-il une francophonie des Amériques? Peut-on parler de base commune entre ces divers milieux, communautés et États? » L'invitation du Centre faisait écho à l'appel lancé maintes fois par les géographes Dean Louder et Éric Waddell. Ces derniers, dans un ouvrage récent, déploraient le fait que la vaste majorité des analyses de la réalité des francophones en Amérique font « totalement abstraction des millions de Francophones qui se trouvent au sud du 49° parallèle ». (Louder et Waddell, (2008 : 14-15).

Qu'en est-il? L'expression « francophonie d'Amérique » renvoie-t-elle à quelque chose de réel ou forme-t-elle un concept tordu, un non-sens n'ayant pas plus de signification que, disons, l'idée d'un « chien-chat »?

Il y a certainement quelque chose de fécond à se rappeler que la frontière canado-américaine en est une – froide, administrative, légale – qui a tranché des liens d'un autre genre – chauds, communautaires, organiques. Cela est vrai en ce qui concerne plusieurs communautés locales (par exemple, dans la région du Madawaska et les deux villes de Sault Ste. Marie), en ce qui concerne plusieurs nations autochtones (des Mohawks du sud du Québec aux Cris des plaines, etc.), mais aussi en ce qui concerne les aires sociétales métisse et canadienne-française dans leur totalité. C'est en partant de ce rappel, ainsi que de l'ouvrage de Louder et Waddell, que je me suis mis à réfléchir aux « bases communes » potentielles qui pourraient délimiter « l'Amérique française », et ce, dans le passé, le présent ou dans l'avenir. Le résultat est ce petit travail de catégorisation – une « recension des idées », en quelque sorte – mettant en lumière cinq représentations (ou visions) distinctes de l'Amérique française. Cette liste, fort probablement pas exhaustive, permet néanmoins de mesurer les différences de perception qui existent (ou qui ont existé) sur le sujet. Les cinq représentations recensées sont les suivantes :

- 1) l'Amérique française comme culture et comme identité collectives (« nationales ») ;
- 2) l'Amérique française comme genèse de la société québécoise (avec quelques reliquats ethniques collatéraux) ;
- 3) l'Amérique française comme système réticulaire d'envergure continentale ;
- 4) l'Amérique française comme « rose des vents » de manières d'être au monde ;
- 5) l'Amérique française : peuple métis qui s'ignore.

La Franco-Amérique comme culture et comme identité (« nationales ») ?

« La Franco-Amérique regroupe tout aspect du continent ayant été touché d'une façon ou d'une autre par la langue française et les cultures qui s'y rattachent. C'est le pendant de l'*Anglo-America*¹. » Ce concept a été forgé par Louder et Waddell parce qu'il a l'avantage d'être suffisamment vierge de connotations pour prétendre englober le fait français du continent dans toute sa diversité, allant des îlots des diasporas canadienne et acadienne (parlant encore la langue ou non) à l'immigration internationale récente, en passant par les identités métisses et les réalités haïtiennes (insulaire et diasporique). La définition a de quoi séduire, et il sera dorénavant question de la « Franco-Amérique » dans ce texte.

Malgré cet aveu de grande diversité, les auteurs se réfèrent toutefois, à un moment donné, à la Franco-Amérique comme un « peuple bigarré ». Mais peut-on parler de peuple, même bigarré ? Que peut-on déduire d'un examen de l'histoire des parlants français en Amérique à l'aune de la sociologie du nationalisme et de la nation ? Avant de répondre à cette question, rappelons les populations dont on parle, historiquement, démographiquement et culturellement.

Au milieu du XIX^e siècle, les populations du continent ayant un rapport quelconque au fait français sont dispersées, et ce, de plus en plus. La majorité sont situées dans des foyers de peuplement « anciens » de l'est du continent, qui ont jusqu'à 250 ans d'histoire, soit (a) la vallée laurentienne (le cœur de l'ancienne Nouvelle-France, récemment intégrée au Canada-Uni), (b) les restes dispersés de l'Acadie coloniale, dans les colonies maritimes, (c) la Louisiane, avec son triple héritage francophone, soit colonial, acadien et antillais, et (d) Haïti et les colonies françaises des Caraïbes. Notons que ces deux derniers foyers entretiendront très peu de liens avec les deux premiers avant le XX^e siècle.

D'autres populations, de plus en plus importantes, sont situées sur la « frontière » mouvante vers l'ouest du continent. Il s'agit, à l'origine, des fragments de la Nouvelle-France situés dans les « pays d'en haut » du futur Ontario et des régions métisses de la rivière Rouge et au-delà, qui seront tous deux alimentés par une nouvelle vague d'immigration laurentienne à partir de la deuxième moitié du XIX^e siècle. Cette vague va aussi créer de nouveaux foyers frontières dans le Midwest américain et en Nouvelle-Angleterre (qui a la particularité de représenter à la fois un foyer original de peuplement anglophone et « frontière » pour les Canadiens français). Toutes ces frontières, remarquez, émanent de la vallée laurentienne.

Culturellement, tous ces foyers – c'est-à-dire les anciens et les nouveaux – sont marqués par des normes, des traditions et un folklore des « vieux pays », soit de la France dans le cas qui nous intéresse. C'est donc dire qu'ils partagent un *fond culturel commun*. Tous sont

1. Dean Louder, intervention orale pendant la table ronde en question.

toutefois aussi marqués – et ce, avec autant de force – par leur réalité locale, qui était pour ainsi dire la seule réalité vécue par la majeure partie de la population à l'époque, en Europe comme en Amérique. Les caractéristiques des lieux d'établissement variés – leur géographie, leur démographie, leurs activités économiques et modes de vie, etc. – ont toutes contribué à modifier le bagage culturel des « Francos » dispersés.

Par-delà les distances, les Francos d'Amérique vont aussi voir leur réalité se faire bouleverser par de grandes transformations – tant techniques, économiques et politiques que culturelles et identitaires – qui marquent la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e. Jusque-là, politiquement parlant, la fédération états-unienne en pleine croissance ainsi que l'Amérique du Nord britannique relevaient toutes deux plus de la logique de l'empire que de celle de la nation. Or, en dépit de son agressivité territoriale et de sa gloutonnerie en matière de ressources, le modèle impérial pouvait être assez accommodant envers les cultures locales. On ne peut pas en dire autant du modèle politique émergent, celui de l'État-nation. À partir du milieu du XIX^e siècle, toutes les populations du continent ressentiront l'affirmation poussée de nationalismes « officiels », liés à l'État et appuyés par celui-ci, ayant pour but de créer de grands ensembles culturels.

Les théoriciens du nationalisme les plus en vue – les Gellner, Smith, Anderson, etc. – s'entendent pour dire :

- que le nationalisme est un phénomène contemporain, né au XIX^e siècle ;
- que le nationalisme, bien qu'il soit orienté par la « réalité » sociale, est essentiellement et avant tout une affaire d'identités et de représentations de soi. C'est dire que la nation existe dans la mesure où les gens y croient, adhèrent à l'idée de celle-ci. C'est la fameuse « communauté imaginée » de Benedict Anderson (Anderson, 1983 ; Brubaker, 1992 ; Deutsch, 1987 ; Gellner, 1989 ; Linz, 1997 ; et Smith, 1995).

L'arrivée de l'ère du nationalisme a modifié substantiellement la réalité sociale et culturelle du continent. Les élites états-uniennes ont mis de l'avant un nationalisme civique républicain impérialiste qui leur a progressivement permis de renforcer le pouvoir du gouvernement central. Pendant ce temps, les élites canadiennes-anglaises ont cherché à diffuser un nationalisme canadien ambigu, très marqué par l'idée impériale britannique (Berger, 1994).

Les Canadiens français, bien que n'ayant pas à leur disposition un État souverain qui leur serait propre, ont réussi à diffuser leur propre nationalisme au sein de la sphère privée et religieuse. Il s'agissait d'une « communauté imaginée » culturelle et à l'échelle continentale. Cette idéologie a connu un degré de succès significatif, en ce que, appuyée par des institutions diverses (dont plusieurs sont religieuses), elle s'est diffusée de l'Atlantique aux grandes plaines en passant par les « Petits Canadas » de la Nouvelle-Angleterre, réussissant au passage à teinter les représentations de soi d'à peu près toutes les populations d'origine

canadienne-française (Lacombe, 2002). Sociologiquement parlant, on peut donc dire qu'une nation canadienne-française a bel et bien été « formée ». La francophonie nord-américaine a survécu à l'arrivée de l'ère du nationalisme – c'est dire qu'elle a continué d'y affirmer sa différence. Cela n'est pas peu dire : une infime minorité des groupes ethnolinguistiques présents sur le continent ont réussi ce tournant.

Si la « nation » canadienne-française a bel et bien existé en tant que communauté imaginée, peut-on pour autant parler d'une nation regroupant toute la francophonie nord-américaine aujourd'hui? Bien sûr que non, et ce, pour deux raisons. Premièrement, cette idéologie nationale canadienne-française n'a jamais touché substantiellement plusieurs communautés francophones, y compris les Cajuns et autres parlants français de la Louisiane, celles des îles et régions françaises et francophones des Caraïbes et la majorité des immigrants de langue française aux États-Unis, voire au Canada. Deuxièmement, l'emprise de l'idée nationale canadienne-française sur les communautés qu'elle avait réussi à rejoindre s'est effilochée au courant du XX^e siècle (Martel, 1997). Résultat : aucun chercheur sérieux ne peut présenter la Franco-Amérique comme une nation.

La Franco-Amérique comme genèse de la société québécoise (avec quelques reliquats ethniques collatéraux)

Cette vision de la Franco-Amérique trouve ses origines dans les champs des études québécoises, autour des disciplines de l'histoire et de la sociologie. On en retrouve le germe dans les écrits de l'école historique de Montréal (qui connaît son apogée durant les années 1940 et 1950) (Rudin, 1998). Fernand Dumont (1993) est probablement celui qui en a produit la version la plus achevée et la plus nuancée. De façon schématique, on peut dire que ceux qui ont mis de l'avant cette vision l'ont fait en partant du constat que je viens moi-même de faire : la Franco-Amérique ou même « l'Amérique française » ne pourraient prétendre au statut de nation. Cela ne signifie pas pour autant, rappellent ces auteurs (et à juste titre), qu'il n'existe pas de nation francophone en Amérique. Simplement, celle-ci serait circonscrite au Québec.

Essentiellement, cette vision part d'un constat : dans le monde contemporain, la division entre le Québec et l'ailleurs recoupe des mécanismes fondamentalement différents d'intégration des Francos à la société. Alors que les Canadiens français du Québec peuvent espérer, grâce à leur statut majoritaire à l'intérieur de leur province, renouer avec un nationalisme civique² – c'est-à-dire avec un mode de vivre ensemble basé sur l'intégration d'individus par le biais de l'État, sans dépendre d'unités intermédiaires (la « culture », la religion, etc.) –,

2. On dit « renouer » en raison du fait que le premier nationalisme animé par des Canadiens français, celui du Parti Patriote (1826-1837), s'inspirait largement des principes révolutionnaires américains et français. Voir Gérald Bernier et Daniel Salée.

les Canadiens français du reste du continent, minoritaires, sont condamnés à la dénationalisation, à l'ethnisation.

À vrai dire, la plupart des tenants de cette vision ne parlent pas beaucoup du reste de la Franco-Amérique. Mais il est des silences qui en disent long. Toujours présente – soit de façon sous-entendue ou explicite – se trouve l'idée que, dans la Franco-Amérique, le Québec représente le seul endroit où le rêve d'une société, d'une vie en français demeure possible. En découle un malaise avec le passé canadien-français et, par extension, avec les communautés francophones d'ailleurs, y compris leur propre diaspora. Ces dernières se retrouvent classées, malgré les liens de parenté, comme un « Autre ». Au cours des années 1970 et par la suite, cette idée a su se frayer un chemin à l'extérieur du monde savant, jusque dans la culture populaire. C'est à elle que renvoient les *dead ducks* de René Lévesque et les « cadavres encore chauds » d'Yves Beauchemin.

On retrouve la dernière mouture de cette pensée dans l'idée d'« américanité », qui a suscité un certain engouement récemment chez certains cercles d'intellectuels québécois. Ce courant, dont le porte-étendard le plus connu est Gérard Bouchard, affirme que la nature profonde du Québec – comme celle de toutes les sociétés des Amériques – serait le projet de la fondation d'une « nouvelle société » (Bouchard, 2000 : 23). L'américanité devient ainsi l'essence du Québec. Cette lecture de la réalité amplifie la rupture entre le Québec et l'ailleurs occasionnée par les penseurs québécois de la Révolution tranquille, en ce que le défunt projet national canadien-français y est davantage marginalisé. Alors que le Canada français représentait la « genèse » de la société québécoise chez Dumont, il devient une anomalie historique – voire une « sortie de l'histoire » chez Bouchard (Thériault, 2008).

Lorsqu'on observe la lecture qui est faite de l'opposition entre la nation et les communautés ethniques de façon générale, il est difficile de nier qu'il s'y trouve un fond de vérité. Qui pourrait nier le fait que les Québécois possèdent, dans l'État provincial, un important instrument collectif dont ne dispose aucun autre groupe de francophones du continent ? Au-delà des moyens et ressources qu'il confère, cet État constitue une agora, une place publique, un corps institutionnel garantissant une certaine unité au « nous » par-delà les agissements individuels. Aucune autre « communauté » francophone ne dispose de cet atout.

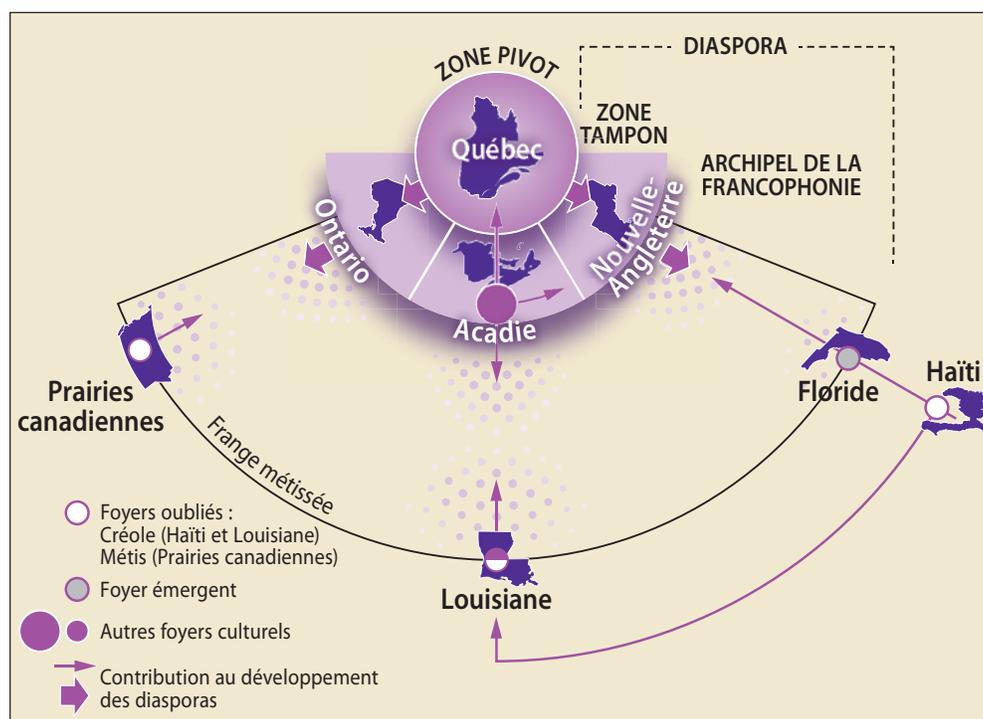
Mais a-t-on là toute l'histoire ? Cette lecture a comme force motrice, malgré les qualités intellectuelles indéniables de ses auteurs, des impératifs politiques propres au Québec. N'est-il pas probable qu'il y ait quelque chose de réducteur dans une lecture si dichotomique de la réalité des francophones du continent ?

L'Amérique française comme système réticulaire d'envergure continentale ?

Ce questionnement m'amène à considérer une troisième vision de la francophonie des Amériques, une vision construite autour des géographes Dean Louder et Éric Waddell (2008). Ayant comme projet de cartographier la francophonie américaine dans tout son pluralisme, à l'échelle continentale, ceux-ci ont sillonné, exploré et décrit la Franco-Amérique depuis le tournant des années 1980, lorsqu'ils avaient produit un premier volume sur la thématique intitulé *Du continent perdu à l'archipel retrouvé* (1983). Depuis lors, épaulés par le nombre grandissant de scientifiques qui s'intéressent aux réalités francophones minoritaires, ils se sont attelés à la tâche d'aller au-delà du travail plutôt descriptif de leurs débuts pour tenter d'offrir « un portrait structuré et analytique du continent » (Waddell et Louder, 2008 : 18). L'un des résultats de ce travail est une carte stylisée – produite au cours des années 1980 et peaufinée depuis (figure 1) – présentant le Québec comme « zone pivot » de la francophonie continentale, encerclée d'une « zone tampon » formée de l'Ontario, de l'Acadie et de la Nouvelle-Angleterre, elle-même entourée d'un archipel où l'on retrouve des foyers anciens (tels que la Louisiane et Haïti), un foyer émergent (Miami) et des foyers oubliés (tel que le Midwest américain) ainsi que des « franges métissées » et des métropoles ayant une population francophone substantielle, en partie en raison de l'immigration récente.

Figure 1

Schéma de la Franco-Amérique proposé par Éric Waddell et Dean Louder



Le tableau est à la fois réjouissant de par son ampleur géographique et insatisfaisant sur le plan de l'information. Qu'apprend-on vraiment de cette carte stylisée? Certes, elle a le mérite d'élargir notre regard à tous les foyers de peuplement et à toutes les aires diasporiques. Mais que veulent dire ces catégories? Quelle place occupe le français dans chacune d'elles? Comment ces rapports à la langue diffèrent-ils les uns des autres? Ce sont toutes des questions auxquelles ce diagramme et les textes qui l'accompagnent ne peuvent répondre.

Comme pour pallier ces lacunes, les géographes rajoutent des éléments interprétatifs dans leur plus récent volume. Avouant que « hors des centres, il s'agit d'une réalité fluide et volatile » (parlant de la francophonie), ils arguent néanmoins que « ces “bouts du monde” nous aident à construire un portrait structurant du continent » (Waddell et Louder, 2008 : 18). La réalité « franco », bien que disparate considérée à l'échelle continentale, ne correspondrait pas, finalement, à un archipel (qui a une structure aléatoire). Plutôt, elle aurait une logique réticulaire, rhizomique, articulée comme elle l'est autour de bassins versants, de voies ferrées et de terres basses. Les populations d'origine française, font-ils remarquer, longent le Saint-Laurent et les Grands Lacs, le bassin du Mississippi, la vallée de la rivière Rouge et les côtes du continent. Partant de ce constat, ils affirment ensuite : « Ce qui caractérise un tel *système*, ce sont sa grande souplesse et son organisation essentiellement horizontale, là où les systèmes classiques sont beaucoup plus rigides et organisés de façon hiérarchique » (21, nous soulignons).

Que penser d'une telle affirmation? S'il faut admettre que les deux géographes ont bel et bien documenté et cartographié la logique de pénétration du territoire par les Canadiens français, il faut aussi reconnaître que cette logique ne correspond *plus* à un système, sinon à un système fossilisé. Il n'y a plus de sève qui coule dans cet arbre-là. Si l'on cherche une pertinence contemporaine à la Franco-Amérique, cet échafaudage théorique ne suffira pas. La question posée par Daniel Latouche plane toujours : à quoi peut bien servir la « redécouverte d'un archipel mortifère » (1983)?

L'Amérique française comme une « rose des vents » de manières d'être ?

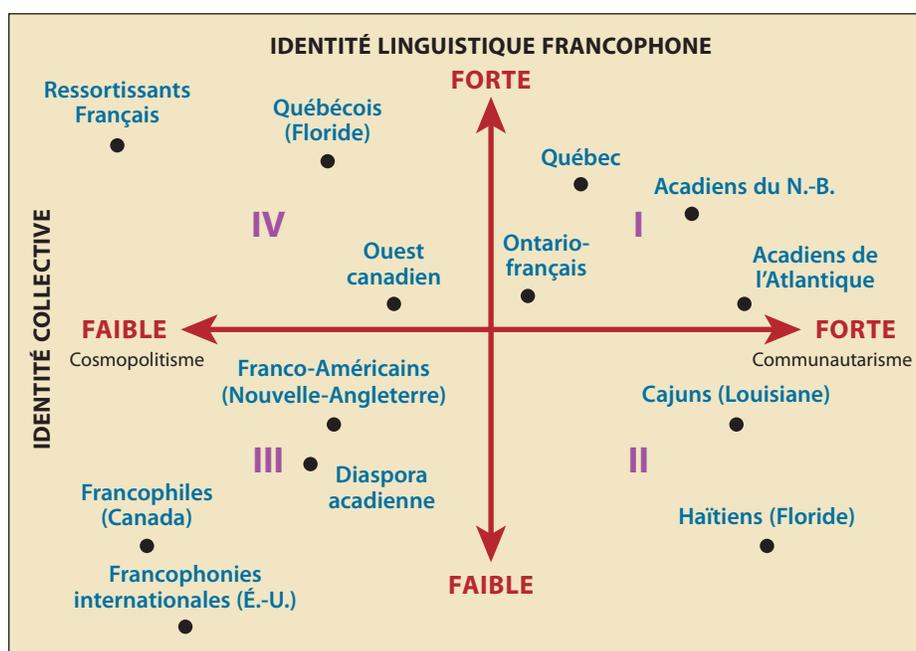
Joseph Yvon Thériault a récemment proposé une autre manière de concevoir l'Amérique francophone (2008). Selon lui, le courant affirmant « l'américanité » du Québec exagérerait forcément le contraste entre les réalités de cette province et celles des autres francophones du continent, au point de créer une fausse dichotomie. Bien qu'il y ait une réelle différence de situation géopolitique entre ces deux regroupements et que cette différence soit de nature qualitative, cela ne signifie pas pour autant qu'il n'y a que deux manières d'être francophone sur ce continent, soit à la manière d'un « regroupement national » (au Québec) ou à la manière de « regroupements ethniques » (partout ailleurs). Il n'y a pas, argue Thériault,

que le rapport à l'État qui influe sur l'identité ou, même, qui puisse donner aux regroupements francos une mesure de contrôle sur leur devenir.

Pour pallier cette insuffisance, Thériault propose une nouvelle cartographie mentale du fait français en Amérique du Nord. Celle-ci est structurée autour de deux axes, représentant chacun un continuum distinct. Le premier sert à déterminer l'identité linguistique de chaque population franco. Allant de « forte » à « faible », cette variable se réfère au degré d'attachement subjectif à la langue française, à l'importance de celle-ci dans les représentations de soi de chacune des populations. Le deuxième axe sert à situer chaque population selon ses rapports au cosmopolitisme et au communautarisme. Le résultat est une figure répartissant les multiples réalités francos du continent en quatre tableaux, désignant autant de populations types :

- 1) celles ayant une identité collective forte *et* une identité linguistique forte ;
- 2) celles ayant une identité communautaire forte, mais de nature plus culturelle que linguistique ou politique ;
- 3) celles marquées par des parcours individualisés ayant un certain rapport avec le français ;
- 4) celles constituées de francophones dont l'identité linguistique est forte, mais qui font difficilement communauté.

Figure 2
La Franco-Amérique comme rose des vents



Que penser d'une telle vision ? Elle a certainement le mérite d'être moins dichotomique que la lecture opposant l'idée de la nation à celle de la communauté. On pourrait aussi avancer qu'elle se prête moins bien, du coup, à des généralisations normatives (le « bon » nationalisme civique québécois par opposition au « repli » des uns et à la « folklorisation » des autres).

Elle comporte néanmoins des inconvénients pour les adeptes d'une nouvelle « théorie unifiée » de la Franco-Amérique. Les chercheurs pourront se plaindre qu'il ne s'agit en vérité que d'une opération de catégorisation aristotélicienne, opération qui ne nous apprend pas grand-chose sur les facteurs à l'origine de ces situations divergentes. Les acteurs du terrain, pour leur part, seront déçus du fait que ce portrait ne renvoie pas spontanément ou facilement à un nouveau projet pour la Franco-Amérique. Thériault avoue ces lacunes implicitement, d'abord en constatant que les divergences entre les populations sont plus visibles que les convergences, ensuite en peinant à répondre à une question pourtant auto-imposée : « Que faire de la Franco-Amérique ? » « On l'a maintenant décrite ; *now what?* », semble-t-il dire. En ce sens, toutes les nuances offertes par ce nouveau modèle ne rendent pas la lecture québéco-centriste moins opérationnelle.

L'Amérique française : peuple métis qui s'ignore ?

Ceci m'amène à la dernière conception recensée. Il s'agit d'une vision un peu plus rêveuse, un peu plus improbable, mais qui contient aussi le germe d'un projet social et culturel. Cette conception est, comme le modèle réticulaire, le produit de géographes, en l'occurrence Jean Morisset et Étienne Rivard (Morisset, 2008 ; Rivard, 2008). Ceux-ci abordent la question sous un tout autre angle. On pourrait dire, je suppose, qu'ils cherchent à mettre de l'avant une essence oubliée de la Franco-Amérique. Bien qu'il soit de bon aloi de se méfier de ce qui ressemble à des postures essentialistes, il est difficile de nier qu'il y a quelque chose de séduisant dans l'originalité des idées de ces deux géographes.

Morisset part de l'idée qu'il existe des « pays et êtres en transhumance ». Comme peuples nomades, ceux-ci sont difficilement saisis, compris par l'esprit occidental. Le *Canayen* ancestral serait de ceux-là, mi-sauvage, mi-français, ayant échappé tant au cartésianisme qu'aux desseins politiques impériaux. En parallèle avec Rivard, il allègue de façon convaincante que le métissage a été un trait de société partout en Amérique francophone, au Québec comme dans les plaines de l'Ouest. Partout, il y eut des métissages culturels résultant de l'appropriation du territoire et de l'adaptation à celui-ci. Mais partout, aussi, il y eut métissage racial, particulièrement soutenu aux débuts de la colonisation de chacune des régions où l'on trouve des Francos. Nos géographes affirment que ce processus de métissage a été suffisamment poussé pour qu'on puisse dire qu'il n'y a jamais eu d'Amérique « française » dans le sens européen du terme, mais seulement une Amérique *canayenne* (-française).

Cette culture métissée aurait toutefois été vilipendée tant par l'Anglais et le « Yanqui » que par les élites franco-françaises complexées de la vallée laurentienne. En réaction, un « esprit de démétissage » se serait fait sentir à partir du milieu du XIX^e siècle – *L'histoire du Canada* de François-Xavier Garneau en serait une première incarnation forte –, ne cessant de prendre de la force par la suite. Le résultat, sur le plan identitaire, est que les sociétés francophones contemporaines ont éprouvé une honte viscérale de leurs origines métissées, au point de les oublier et d'en effacer presque toute trace dans leurs représentations du « nous ». Des pans entiers de la culture originelle des Québécois, des Acadiens et autres minorités francophones ont conséquemment été récusés, aux dépens de la mémoire et de la fidélité envers soi-même. Cette lecture mène Morisset au plaidoyer suivant :

Le moment est venu de reprendre par l'imaginaire un univers que les Destinées manifestes ont prétendu enlever [à la Franco-Amérique] [...] Il est temps de tendre la main à sa mémoire tronquée, son histoire suspendue, ses projets et son esprit. Pour que rejaillisse enfin [...] l'Amérique inédite que nous incarnons et dont le reste de l'hémisphère attend avec impatience la parole, le rêve et la vision (2008 : 331).

Le souhait exprimé par Morisset doit-il être rangé dans la catégorie des projets fous et irréalisables ? C'est possible. Il est facile de penser que les populations francophones contemporaines, dont des parts de plus en plus grandes sont branchées sur les dernières tendances planétaires, n'ont probablement que faire d'un héritage depuis longtemps perdu.

Cela dit, malgré les tendances homogénéisantes de la mondialisation – ou possiblement *en raison* de celles-ci –, n'est-il pas concevable qu'une telle réconciliation avec un soi refoulé soit plus possible que jamais ? La diversité n'est-elle pas valorisée plus qu'en n'importe quel moment depuis l'avènement de l'ère des nationalités ? Les sensibilités actuelles ne sont-elles pas plus bienveillantes que celles du dernier siècle et demi envers ce que représentait le *Canayen* d'antan, envers le métissage ? J'avancerais qu'il faut répondre à ces questions par un « oui » provisoire.

En résultera-t-il pour autant un réexamen identitaire important chez les Francos d'aujourd'hui ? Il est difficile, sinon impossible de prédire ce genre de choses. Toutefois, il semble clair que le processus de redéfinition identitaire en cours depuis la Révolution tranquille se poursuit, et ce, à l'extérieur comme à l'intérieur du Québec. Dans un tel climat marqué par la fluidité, bien des choses sont possibles.

Un renforcement des liens entre les Francos de toutes les régions et leurs antécédents métissés pourrait même provenir de sources inespérées... comme du discours sur l'américanité du Québec. Bien que la version originale de ce discours prenne grand soin de distinguer le Québec des autres réalités francophones, il n'empêche que cette vision du monde s'appuie sur une sensibilité toute contemporaine valorisant l'inclusion de la différence (dans le cadre d'une nation civique, en l'occurrence). Or, ne se peut-il pas que cette attirance de la société

québécoise pour la diversité (très « américain » comme phénomène) se mue en intérêt pour la diversité originale en son sein, c'est-à-dire en intérêt pour le métissage? La porte serait alors grande ouverte pour une réappropriation de pans entiers du passé commun d'une grande partie des Francos d'Amérique, avec des conséquences identitaires difficiles à prévoir.

Références

- ANDERSON, Benedict (1983). *Imagined communities: Reflections on the origins and spread of nationalism*, Londres, Verso.
- BERGER, Carl (1994). « Imperialism and nationalism, 1884-1914: A conflict in Canadian thought », dans R. Douglas Francis et Donald B. Smith, *Readings in Canadian history: Post-Confederation*, Toronto, Harcourt Brace, p. 101-108.
- BERNIER, Gérald, et Daniel SALÉE (2001). « Les Patriotes, la question nationale et les Rébellions de 1837-1838 au Bas-Canada », dans Michel Sarra-Bournet (dir.), *Les nationalismes au Québec du XIX^e au XXI^e siècle*, Québec, Presses de l'Université Laval, p. 25-36.
- BOUCHARD, Gérard (2000). *Genèse des nations et cultures du Nouveau Monde : essai d'histoire comparée*, Montréal, Boréal.
- BRUBAKER, Rogers (1992). *Citizenship and nationhood in France and Germany*, Cambridge, Harvard University Press.
- DEUTSCH, Karl (1987). « Towards the understanding of nationalism and national development », *European Journal of Political Research*, vol. 15, p. 238-261.
- DUMONT, Fernand (1993). *Genèse de la société québécoise*. Montréal, Boréal.
- GELLNER, Ernest ([1982] 1989). *Nations et nationalisme*, Paris, Payot.
- LACOMBE, Sylvie (2002). *La rencontre de deux peuples élus : comparaison des ambitions nationale et impériale au Canada entre 1896 et 1920*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- LATOUCHE, Daniel (1983). Recension du livre *Du continent perdu à l'archipel retrouvé* publiée dans *Le Devoir*, le 10 août 1983.
- LINZ, Juan (1997). « Construction étatique et construction nationale », *Pôle Sud*, n° 7 (novembre), p. 5-26.
- LOUDER, Dean, et Éric WADDELL (dir.) (1983). *Du continent perdu à l'archipel retrouvé*, Québec, Presses de l'Université Laval.
- LOUDER, Dean, et Éric WADDELL (dir.) (2008). *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion.
- MARTEL, Marcel (1997). *Le deuil d'un pays imaginé : rêves, luttes et déroute du Canada français*, Ottawa, Centre de recherche en civilisation canadienne-française et Presses de l'Université d'Ottawa.

- MORISSET, Jean (2008). « La grande tribu des gens libres », dans Dean Louder et Éric Waddell (dir.), *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion, p. 317-332.
- RIVARD, Étienne (2008). « Trajectoires cartographiques et métisses de la Franco-Amérique », dans Dean Louder et Éric Waddell (dir.), *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion, p. 295-316.
- ROY, Fernande (1993). *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal Express.
- RUDIN, Ronald (1998). *Faire de l'histoire au Québec*, traduction de Pierre R. Desrosiers, Sillery, Septentrion.
- SMITH, Anthony D. (1995). « Gastronomy or geology? The role of nationalism in the reconstruction of nations », *Nations and Nationalism*, vol. 1, n° 1 (mars), p. 3-23.
- THÉRIAULT, Joseph Yvon (2008). « À quoi sert la Franco-Amérique? », dans Dean Louder et Éric Waddell (dir.), *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion, p. 355-367.
- WADDELL, Éric, et Dean LOUDER (2008). « Introduction : Conceptualiser et cartographier la Franco-Amérique : une tâche redoutable », dans Dean Louder et Éric Waddell (dir.), *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion, p. 13-24.

Mots clés

Amérique française, Canadiens français, communautarisme, langue, métis

Keywords

French North America, French Canadians, communitarianism, language, metis

Correspondance

jbelleveau@laurentienne.ca

- MORISSET, Jean (2008). « La grande tribu des gens libres », dans Dean Louder et Éric Waddell (dir.), *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion, p. 317-332.
- RIVARD, Étienne (2008). « Trajectoires cartographiques et métisses de la Franco-Amérique », dans Dean Louder et Éric Waddell (dir.), *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion, p. 295-316.
- ROY, Fernande (1993). *Histoire des idéologies au Québec aux XIX^e et XX^e siècles*, Montréal, Boréal Express.
- RUDIN, Ronald (1998). *Faire de l'histoire au Québec*, traduction de Pierre R. Desrosiers, Sillery, Septentrion.
- SMITH, Anthony D. (1995). « Gastronomy or geology? The role of nationalism in the reconstruction of nations », *Nations and Nationalism*, vol. 1, n° 1 (mars), p. 3-23.
- THÉRIAULT, Joseph Yvon (2008). « À quoi sert la Franco-Amérique? », dans Dean Louder et Éric Waddell (dir.), *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion, p. 355-367.
- WADDELL, Éric, et Dean LOUDER (2008). « Introduction : Conceptualiser et cartographier la Franco-Amérique : une tâche redoutable », dans Dean Louder et Éric Waddell (dir.), *Franco-Amérique*, Sillery, Septentrion, p. 13-24.

Mots clés

Amérique française, Canadiens français, communautarisme, langue, métis

Keywords

French North America, French Canadians, communitarianism, language, metis

Correspondance

jbelleveau@laurentienne.ca